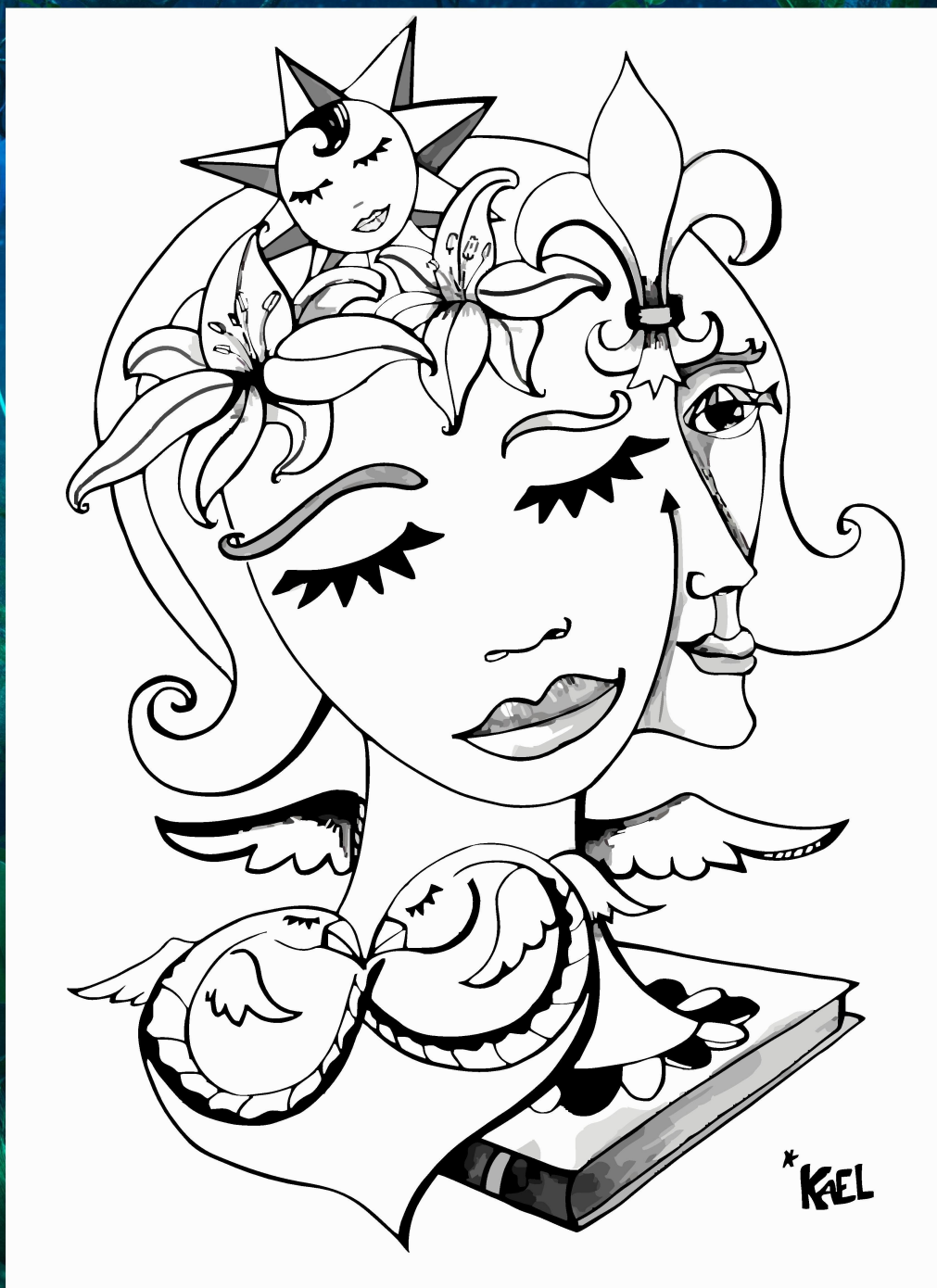


Nathalie Bertron



CHRONIQUES D'UN TOMBEAU FLEURI



Roman

Nathalie Bertron

Chroniques d'un tombeau fleuri

© Nathalie Bertron, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9009-5

Couverture : Illustration : Kaël – Mikaël Fleury ; Encre de chine sur papier

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Sommeil profond

22 février 2021

Les traits d'Anneliese étaient détendus. Sa peau diaphane affichait une teinte légèrement rosée, comme si la fraîcheur matinale s'était invitée sur ses pommettes. Elle reposait, les yeux clos, sur le drap de satin écru de bonne facture, soigneusement choisi la veille par ses parents, parmi les sobres échantillons exposés en boutique.

Rebecca la regardait en silence, satisfaite de sa prestation. Le maquillage était discret et élégant, comme il est d'usage. Anneliese semblait dormir, comme si elle allait se réveiller quelques heures plus tard et continuer de croquer la vie à pleines dents. Mais c'est le repos éternel et le froid des ténèbres qui avaient pris possession de son être. Plus jamais son regard ne s'illuminerait, plus jamais son corps ne s'animerait. Elle ne sortirait pas de son sommeil, elle serait engloutie six pieds sous terre, auprès de sa grand-mère adorée, dans le caveau de famille du Cimetière Principal.

C'était la première fois que Rebecca préparait un corps pour son ultime voyage depuis qu'elle avait embrassé cette profession si particulière pour le commun des mortels.

Une lueur de tristesse traversa son regard. Il avait fallu que sa première défunte soit une amie : Anneliese était autrefois sa camarade de classe, à l'école élémentaire d'abord, puis au collège-lycée de Neuburg-an-der-Donau. Elles avaient fait leur parcours scolaire ensemble, jusqu'à ce que Rebecca quitte sa ville natale pour faire ses études en France. La séparation avait été un déchirement pour les deux jeunes filles. Au début, elles avaient entretenu un lien épistolaire assidu. Parfois elles s'appelaient au téléphone. Puis, chacune happée par les contingences de la vie ordinaire, les contacts s'étaient progressivement effilochés et avaient fini par s'interrompre, lorsque l'une et l'autre avaient plongé dans le long tunnel de la vie professionnelle.

Rebecca avait croisé Anneliese une fois en ville depuis qu'elle se trouvait en Allemagne. Elles avaient échangé quelques mots et avaient vérifié leurs numéros

de téléphone respectifs, se promettant de se voir plus longuement à l'occasion, et renouer avec leur complicité légendaire.

Trop tard.

Rebecca se remémorait le sourire d'Anneliese sur l'écran de ses souvenirs. Elle entendit distinctement son rire tinter à son oreille, plus vivant que jamais. Elle la regarda tournoyer devant elle dans la jolie robe à fleurs qu'elle avait reçue pour son septième anniversaire. Elle se revit chez Anneliese, lorsqu'elles essayaient les jupes et les chaussures trop grandes de sa mère ou chipaient son rouge à lèvres pour essayer de grandir plus vite. Puis elles se contemplaient dans la glace, satisfaites de l'effet produit, mettaient de la musique de Madonna sur la chaîne hi-fi des parents, et dansaient en chantant à tue-tête « *Like a virgin* », sans savoir ce que les paroles signifiaient.

Elle se remémora lorsqu'elles marchaient ensemble, la main dans la main, sur le chemin de l'école. À cet instant précis, Rebecca sentit sous ses doigts le toucher de son amie, puis l'entendit lui chuchoter un secret : « Tu es ma sœur pour toujours ».

Troublant. Tous les souvenirs étaient là. Toutes les sensations étaient intactes, comme si la dure réalité n'avait aucune prise sur la *vivance*¹.

Rebecca sentait poindre un regret dans son cœur. Elle aurait dû faire preuve de plus de constance et préserver sa relation avec son amie malgré la distance. Et surtout, elle aurait dû l'appeler immédiatement après leur rencontre, pour avoir la chance de la revoir avant son départ vers l'autre monde. On croit toujours qu'on a le temps devant soi. Or la vie peut basculer du jour au lendemain.

Que de premières fois pour Rebecca en cette seule journée ! Première « cliente » à préparer, première personne de sa connaissance dont elle prendrait soin, mais aussi première réparation d'un visage défiguré. Cinq longues heures de travail minutieux avaient été nécessaires pour masquer les stigmates de l'effroyable accident de voiture et obtenir ce résultat, fidèle au portrait fourni par la famille, qui trônait sur le chevalet du salon N°3. Fidèle aussi au souvenir que Rebecca gardait de son amie, une fille pleine de vie, toujours souriante et enjouée.

Le pare-brise de sa petite citadine avait volé en éclats en percutant un mur à vive allure. Ironie du sort : c'était le mur du cimetière, futur réceptacle des restes de la victime. On ne savait pas exactement ce qu'il s'était passé pour que la

jeune femme perde ainsi le contrôle de son véhicule, un dimanche matin, alors qu'elle circulait seule sur la route en provenance d'Augsburg. L'enquête le définirait.

Ses parents et son compagnon étaient dévastés. Fauchée dans sa trente-quatrième année, enceinte de cinq mois, Anneliese avait des projets plein la tête et le cœur débordant d'amour.

Un frisson parcourut le dos de Rebecca. Trente-quatre ans, c'était aussi son âge. C'était un peu tôt pour disparaître. Cela posait question. Quel sens donner à une vie incomplète ? Elle se dit qu'elle ne savait pas grand-chose de la version adulte d'Anneliese, qu'elle avait perdue de vue depuis si longtemps. Elle avait certainement réalisé ce pour quoi elle s'était incarnée sur Terre. Rebecca avait la conviction que l'on ne passe dans l'au-delà qu'une fois qu'on a pleinement accompli son destin.

Rebecca aimait son nouveau métier. Non pas par besoin morbide de côtoyer des cadavres ou de se procurer des frissons macabres, mais par motivation à accompagner les familles en deuil, soulager leur peine et alléger leur charge administrative, dans des circonstances où elles s'en passeraient volontiers.

Elle avait répondu à une annonce dans le Neuburger Rundschau, pour un emploi de « maître de cérémonie / conseiller funéraire H/F » chez « Letzte Reise² ». Lorsqu'elle avait lu la description du poste et des compétences requises, elle avait eu l'impression que son propre curriculum vitae se déroulait sous ses yeux.

Pendant les trois années écoulées, elle avait organisé des mariages à Vichy avec son associée et amie Stéphanie. Maître de cérémonie pour les noces ou pour les obsèques, au fond, c'est du pareil au même. Seules les circonstances et les émotions diffèrent. Deuil d'un côté, union de l'autre. Tristesse et chagrin dans le premier cas, humeur joyeuse et festive dans le second. En dehors de cela, c'était un rôle de chef d'orchestre, avec une logistique et une gestion économique millimétrées.

Elle n'avait pas hésité à postuler, compte tenu de son intérêt historique pour le monde funéraire. Son futur employeur n'avait pas été long à lui proposer un contrat fort bien rémunéré, assorti de quelques avantages : tickets restaurant, majorations et primes pour les astreintes, et enfin tarifs attractifs en cas de décès dans sa famille – euh... non merci ! Pour cela, aucune urgence !

Rebecca avait le profil requis : empathie, discrétion, sens de l'organisation. Elle n'avait pas eu besoin de forcer pour négocier. Le secteur des pompes funèbres n'étant pas celui où se précipite la foule des demandeurs d'emploi, les entreprises font des efforts prodigieux pour attirer à elles des candidats compétents et motivés. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre !

À son arrivée chez Letzte Reise, Rebecca avait bénéficié d'une solide formation, particulièrement pour le volet « préparation des défunts », qui était pour elle un plongeon dans l'inconnu. Les morts, elle avait pris l'habitude de les côtoyer au travers des tombeaux dans les cimetières ou lors des séances médiumniques en public, auxquelles elle assistait de temps en temps dans le cadre de l'association « Passerelle Céleste » à Vichy.

Là, c'était tout autre chose. Les corps tout juste refroidis défilaient au funérarium et, quels que soient les dommages qu'ils avaient subis, il fallait leur rendre leur apparence humaine, calme et paisible.

Rebecca prenait déjà goût à ce job, qui lui allait comme un gant. Rétrospectivement, elle se demandait pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt. Rien ne la prédisposait à travailler dans ce domaine. Son père était ébéniste ; sa mère, disparue alors qu'elle n'avait que douze ans, avait assuré la comptabilité de la petite entreprise de son mari. Aussi loin que la généalogie lui permettait de remonter, elle ne se connaissait pas d'ancêtre croque-mort.

Pourtant, elle était habitée par ce goût marginal pour le monde funéraire, qu'elle cultivait depuis longtemps, sans comprendre d'où il lui venait. Elle avait toujours été fascinée par les œuvres d'art qui surplombent certaines sépultures. Son passe-temps favori, le week-end et pendant les vacances, c'était d'aller visiter des cimetières et des catacombes.

Elle avait toujours fait abstraction de la connotation négative qui y était rattachée dans l'inconscient collectif. Dans son esprit, ces lieux n'avaient rien de sinistre. Ils étaient bien plus vivants et bucoliques qu'ils ne le paraissaient : auréolés d'une sérénité sans pareille, ils étaient animés d'une flore et d'une faune foisonnantes, et parés de monuments sculptés par des artistes talentueux. Devenue littéralement incollable sur les sculptures remarquables des plus grandes nécropoles d'Europe, elle aimait, lors de ses voyages, découvrir les traditions et trésors de toutes cultures. Issue d'une famille catholique, mais jamais formatée par des dogmes religieux, Rebecca se considérait comme agnostique. Elle embrassait ce monde d'un œil bienveillant et s'intéressait aux us

et coutumes de toutes les confessions.

Ce nouveau boulot faisait donc indéniablement sens dans son parcours. Elle avait enfin trouvé son port d'attache, paradoxalement en Allemagne, où elle était née, mais où elle n'avait jamais envisagé de revenir vivre un jour. La ligne droite n'est pas nécessairement celle qui nous conduit où nous devons être et la vie nous impose parfois de surprenants méandres.

Lys, roses et glaïeuls

21 juillet 1886

La fanfare se mit en route et entonna sa marche funèbre. Précédés d'un portedrapeau aux armoiries de la ville, les musiciens, tous vêtus de leurs tenues traditionnelles chamarrées, ouvraient la route au convoi funéraire et jouaient solennellement de leurs instruments. Cuivres et percussions se donnaient la réplique, dans une mélodie lente et tragiquement belle.

C'était une belle journée d'été, baignée de soleil, comme pour saluer la beauté rayonnante de cette jeune fille trop tôt rappelée à Dieu.

Sur la carriole, tractée par deux grands chevaux noirs, dont les sabots ferrés claquaient d'un son métallique sur les pavés, reposait le cercueil immaculé de Christine, recouvert de fleurs blanches : lys, roses et glaïeuls à foison pour honorer la fraîcheur de cette jeunesse envolée, à peine quelques jours avant son dix-septième anniversaire.

Derrière marchait lentement la sœur de la défunte, vêtue de noir de la tête aux pieds, pudiquement dissimulée sous un voile. Elle laissait les flots de larmes s'écouler de ses yeux bleu azur, qu'elle épongeait avec un mouchoir brodé d'un blanc éclatant, contrastant avec sa mise et celle de l'assistance. Son mari arborait une expression grave et marchait légèrement en retrait, comme pour signifier vis-à-vis du monde qu'il n'était qu'une pièce rapportée et que la plus à plaindre était son épouse.

Après eux défilaient leurs proches, leurs connaissances et enfin la foule des badauds, venus en masse pour rendre hommage à la jeune fille. Plus la mort frappe tôt, plus nombreux sont les quidams, qui se déplacent pour soutenir la famille de leur présence ostentatoire.

Posté au balcon de son appartement, Josef suivait la procession du regard. Elle n'aurait pas une longue distance à parcourir jusqu'à la dernière demeure de la jeune disparue. La messe avait eu lieu en l'église catholique Maria Himmelfahrt. Josef n'avait pas pu se mêler officiellement à cette célébration. Robert

Schönberg lui avait demandé de rester à l'écart et il respectait cette décision. Il ne voulait pas heurter qui que ce fut, ni risquer d'encourager le déchaînement des langues de vipères.

Toutes ces fleurs sur le cercueil, toutes ces larmes versées, y compris par des gens qui ne la connaissaient pas, généraient chez lui un sentiment cruel et doux à la fois. Il avait du mal à réaliser la perte définitive. Il espérait que ce n'était qu'un cauchemar, qu'il allait se réveiller et reprendre le cours de sa vie, revoir sa bien-aimée et l'épouser, comme il le lui avait promis.

Le convoi disparut au bout de la rue. Dans quelques minutes, le cercueil serait déchargé, transporté vers sa destination, toujours suivi du cortège, déposé devant la fosse béante prévue pour l'accueillir. S'ensuivrait une courte cérémonie, encore quelques prières, quelques hommages, puis il serait inhumé. Josef eut le cœur serré à cette idée. Il ferma la fenêtre, malgré la chaleur écrasante, pour ne plus entendre la mélodie lancinante. Il se laissa tomber lourdement sur son fauteuil, anéanti.

La douleur s'était emparée de son beau visage d'homme meurtri par le chagrin et les remords. Il resta là des heures, courbé en avant, la tête entre les mains, comme une âme en peine. Il ressassait le déroulement des événements. Son voyage à Zurich, la terrible nouvelle, que lui avait assenée Alma, et l'épreuve de ne pouvoir approcher la dépouille de sa bien-aimée. Quoi de plus terrible que de ne pouvoir faire ses adieux à celle qu'on aime ? Son être tout entier refusait de croire à sa disparition.

Quand il émergea enfin de sa torpeur, la nuit s'installait et les becs de gaz venaient d'être allumés. Le calme revenait dans les rues de Neuburg, après une journée animée comme les autres. Son logement était plongé dans l'obscurité. Il chercha son bureau à tâtons, alluma la lampe à huile et griffonna quelques mots sur une feuille vierge, qu'il replia et posa sur la console de l'entrée. Demain il enverrait un de ses commis remettre la missive à sa destinataire, sollicitant un rendez-vous en tête à tête.

Il était déterminé. Il n'avait pas pris part à la cérémonie mais il ferait beaucoup plus que cela. C'était pour lui la seule façon de ne pas sombrer dans la folie après ce grand malheur.